

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48, Rue VIVIENNE
MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Que l'on voit de drôles de chapeaux en ce moment!

Cette petite capote campée sur le sommet de la tête, avec sa pointe menaçant le ciel et son envolée d'oiseaux effarouchés, rappelle par son élévation les chapeaux les plus extravagants du XVIII^e siècle. Nous en voyons garnis d'une masse de coques échelonnées, piquées d'oiseaux qui semblent monter à l'assaut; d'autres ont des fleurs qui dominent un pic et s'inclinent sur un panache de plumes; puis de la dentelle dont les spirales servent, ici d'attache à deux ailes aiguës surmontées de crosses et là à des fleurs en grappe.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on charge tellement ces petites formes qu'elles disparaissent sous la masse des garnitures. Aussi, comme on est heureuse de rencontrer une modiste qui évite ces originalités excentriques, tout en donnant à ses modes une allure élégante et comme il faut! C'est le cas de madame Boucherie, dont le talent gracieux est si apprécié.



3205

Tabliers pour lunches et goûters de campagne.
Modèles de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, près la Madeleine.

Le vert mousse, dans tous ses tons frais et ses tons fanés est la nuance en vogue; aussi bien pour nos costumes que pour nos chapeaux elle fait fureur. Elle se combine avec toutes les couleurs, même le bleu; ceci pour les personnes qui craindraient que le mousse ne leur allât pas.

J'ai dit que la moire est à la mode — la moire Fran-

gaïse, et non pas la moire antique — par conséquent, le ruban moiré l'est aussi pour nos chapeaux; on en fait les brides, des choux et des coques dont le chatouement est joli.

Nous avons vu un charmant costume en moire nacré, cette qualification donne bien l'idée des reflets que rend l'étoffe selon qu'elle est différemment éclairée ou cassée. Le costume dont je parle est d'un bleu pâle qui s'irise au moindre pli, c'est ravissant.

La jupe est unie, montée par des plis triples, serrés à la taille et qui vont en s'élargissant; au bas, un tuyauté de dentelle cousu, à l'envers, à deux centimètres du bord qui doit jouer dessus. Un corsage à longue pointe avec une haute dentelle posée au contour; une berthe Duchesse voilant un grand décolleté carré et une demi-manche en dentelle, des nœuds aux épaules et un nœud-ceinture en moire de côté, près de la tournure arrondie.

Les premières fleurs qui affirment le printemps et annoncent l'été, sont préférées pour les garnitures de chapeaux, de costumes de bal et de soirée. Personne n'imaginera de garnir en ce moment, son chapeau de raisin noir ou blanc ou d'un fruit quelconque. Ce sont les lilas, les boules de neige, les fleurs des champs et les roses qui sont les bien venues et avec raison; elles aussi, excepté la rose, n'ont dans nos modes qu'une durée éphémère. L'hiver est la seule saison où l'on porte en toilette de bal n'importe quelle fleur. On attend l'été pour couvrir son chapeau de grappes de groseilles et de cassis, de prunes et de cerises, et l'automne pour l'orner de pampres.

Un costume de diner pour jeune femme est en moire blanc de perle, un gris qui l'est si peu qu'il a fallu chercher un nom pour le désigner. Jupe ouverte de côté sur une quille faite de deux spirales très fournies en point à l'aiguille, hauteur moyenne. Corsage avec une longue échancrure carrée, suivie par des bretelles en dentelle; à la taille elles sont pincées par un flot de très longues coques et pans en ruban de moire qui flottent sur la jupe. Manche en dentelle un peu large, serrée au-dessus du coude dans un bracelet en velours grenat clair. On laisse au goût de la femme, le soin de

fleurir le costume. Nous signalons comme faisant particulièrement bien, les bouquets-jardinière que l'on pique à sa façon et où l'on veut.

L'or sous toutes les formes est aussi à la mode que cet hiver. Ce roi omnipotent connaît sa force et sa valeur, il règne encore dans les broderies, il parsème encore de ses pépites nos tulles, nos gazes, nos galons et nos rubans; il couvre de sa poudre le feuillage de nos bouquets, et jusqu'au plumage des mignons colibris. Il se voit en fantaisies, en épingles attachant des nœuds, piquant des draperies; il se tisse avec une ficelle bise et devient dentelle; sous cette forme il perd de ce clinquant qui offusque le goût.

Cette dentelle n'est pas réservée pour les seuls costumes habillés, elle convient au costume de ville en lainage, et nous affirmons qu'on ne peut trouver plus d'élégance et de simplicité réunies. C'est la garniture marquante de la saison, comme la laize de laine est le tissu-dentelle le plus en faveur. Le costume en dentelle de laine se porte couramment. A la ville, il forme une seconde jupe cachant une sous-jupe en soie. Pour cet usage on emploiera une jupe défraîchie ou teinte, qui économisera un dessous neuf. Le corsage sera à basque avec une dentelle, et la manche doublée jusqu'au coude, la laize descendra jusqu'au poignet et se serrera dans un bracelet.

On voit des jaquettes en dentelle, presque ajustées au dos, avec le devant droit et vague; elles se doublent de léger florence, se mettent sur tous les costumes, et sont le très joli complément de celui en dentelle. On peut se servir, pour cela, de ces anciennes casaques, ou plutôt *camisoles* de dentelle, qui avaient la vogue il y a une vingtaine d'années; sans les couper, on ajuste le dos, et le devant reste tel qu'il est; on peut le croiser s'il a trop de largeur. Ce petit pardessus est commode, très pratique pour les personnes qui ne veulent pas sortir en *taille*, et très léger pour l'été. A défaut de dentelle, cette façon se fait en crêpon, en crêpe de chine ou en toute autre étoffe légère que l'on double d'une petite soie souple et mince. La manche prend la forme d'un entonnoir resserré dans le bas, et cette forme est jolie.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 145 et 147).

Tablier en mousseline. — Rehaussé d'une grande dentelle, plissé en surplis, avec des bretelles en dentelle arrêtées dans une ceinture empire en surah chiffonnée, et fermée par un chou.

Tablier en surah crème avec un bouillon dans le bas. — Le bord supérieur de ce bouillon est fixé par un ruban de velours vieux rose piqué de nœuds. Poche bouillon garnie de même, et bretelles en velours formant un V très allongé. De côté, flot de coques.

Tablier en dentelle blanche, façon arrondie et plissée. — Il est monté à un plastron en étamine, brodé en soie de couleur, qui dessine un décolleté carré garni de

dentelle, arrêté sur l'épaule par un chou en velours. D'autres choux fixent, près du pouf, les côtés arrondis du tablier.

Costume de grand deuil en voile de religieuse et crêpe anglais. — Sous-jupe en taffetas couverte par une jupe en voile; tunique en crêpe relevée de côté par le pli châtelaine. Corsage en taffetas recouvert de crêpe, avec des bretelles en crêpe appliquées de passementerie mat. Même passementerie sur la basque rapportée, devant et sur le parement de la manche. Col droit et capote en crêpe anglais avec long voile. Brides en ottoman. En-cas en faille couvert de crêpe.



4517

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Écrinolles de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu. Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux-Colombier.

Corsets de M^{me} EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra. Étoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre.

Cau d'HOUBICANT, 19, Faub. St-Honoré.

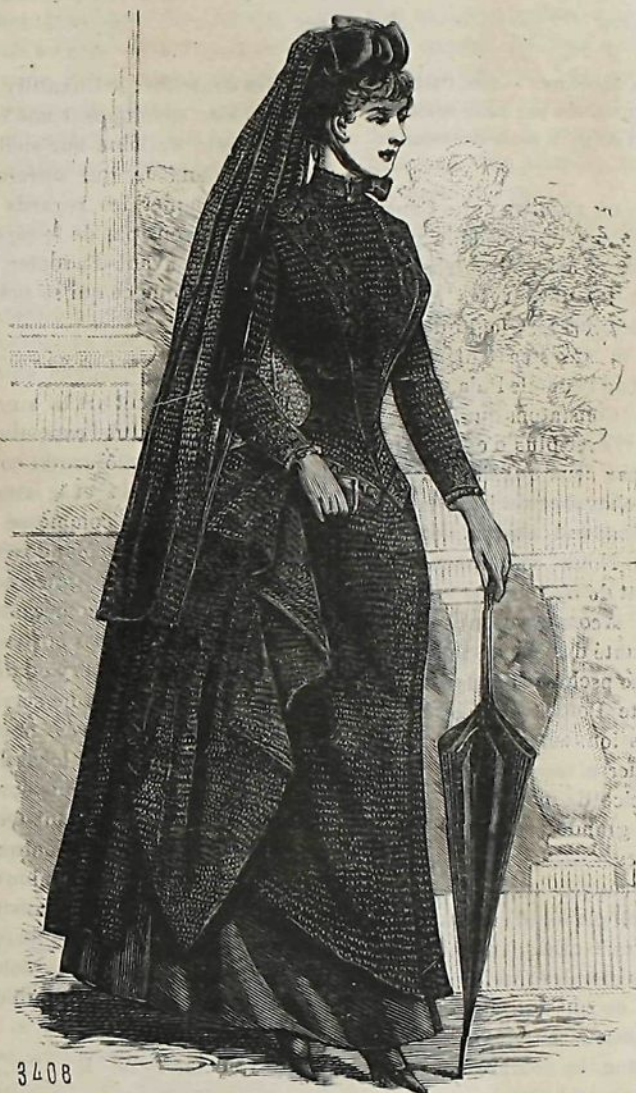
EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4517

Costume en faille française et velours mousse.

Jupe en taffetas; au bas un plissé en faille, et sur le tablier, se prolongeant des côtés, une série de onze volants, découpés en dents aiguës et alternés velours et faille. Une très petite draperie en faille, sous la taille, cache le bord de la basque du corsage; elle se perd sous les lés de derrière tombants et plissés. Corsage, fermant de côté, avec une suite de losanges en velours découpés au bord droit; col montant; à la manche ronde, dents en velours. Collet et sous-manche plissées. Bottes en chevreau brillant. — Gants de Suède — Chapeau en paille Manille; passe tendue de velours mousse, coque en velours et colibri appuyés devant sur la calotte élevée.

Costume en voile de misaine bois de rose.

Jupe en voile posée sur un dessous de taffetas,



3408

au bas une dentelle de laine assortie. Tablier découpé en crêneaux, rayé verticalement d'entre-deux, en dentelle de laine, qui s'arrêtent au découpé des crêneaux; au contour une dentelle sur laquelle jouent les bouclettes formées par les crêneaux ramenés en dessous. Tunique plissée verticalement à droite; à gauche elle descend en spirale. — Corsage à basque tailladée, coupé de rubans en velours, dont les extrémités fournissent de longues coques. A la manche deux bracelets en velours terminés par des bouclettes. Manchette et collerette en dentelle — Bas de fil d'Écosse loutre. — Souliers vernis. — Gants de Suède naturel. — Capote en tulle lamé sur dessous de gaze. Nœud en velours bleu chiffonné avec de la dentelle assortie au tulle. Sous la passe fouillis de coques, brides en ottoman.

Costume de grand deuil en crêpe anglais et voile, de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Madame C. Quillan. — Le store n'est pas obligatoire, mais pour les fenêtres il ferait fort bien; notre avis serait, d'en mettre; à vous, madame et aimable abonnée, de décider. Nous n'oublions pas les bébés. Entre autres patron à leur usage, il paraîtra en mai une jolie blouse.

Madame Arthé. — Satisfaction vous est donnée, madame, avec toutes nos excuses pour cette incorrection. Toutes les étoffes à jour se posent sur un dessous de soie; toutes les façons leur conviennent: draperies, jupes droites et plissées. Vous n'aurez pas attendu jusqu'au 2 mai et nous espérons que cette réponse anticipée vous sera agréable.

Madame Bar. — Nous ne connaissons pas de meilleure maison que la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière. Nous avons vu des soieries teintes dans les tons les plus délicats, parfaitement réussies et aussi jolies que

l'étoffe neuve, avec la souplesse et le brillant. Envoyez vos étoffes et vos costumes non décousus et aussi vos anciennes étoffes pour ameublement. Nous en avons eu de nettoyées qui sont devenues superbes.

Mesdames de L. et T. du K. — Nous réunissons en une seule réponse les renseignements demandés par nos deux abonnées, ces renseignements concernant les mêmes objets: Le prix des meubles du salon paru le 11 avril et ceux de la salle à manger, parue le 28 mars. M. Bessonneau a fait en faveur de nos lectrices des prix exceptionnels: Salle à manger, table carrée à quatre rallonges: 180 fr.; la chaise de bois garni: 40 fr. Encognure: 180 fr.; Buffet: 300 fr.; Dressoir: 200 fr.; Salon, meubles Louis XIV en noyer ciré à filets dorés couverts d'une étoffe à 20 fr. le mètre, canapé: 350 fr.; fauteuil: 120 fr.; 1 chaise: 90 fr. La fenêtre environ 400 fr.

CAUSERIE

Le Concours hippique. — Les Chapeaux. — Les Pastellistes. — Quelques idées du XVIII^e siècle sur l'éducation des femmes. — Brevets de tact et de goût seuls nécessaires. — Le Livre de mon ami.



A l'heure où paraîtra cette Cause-rie, le sport aura cédé la place aux beaux-arts, les chevaux auront fui devant les statues dans l'édifice fort laid qui n'est dédié ni au sport ni à l'art, puisqu'on l'appelle Palais de l'Industrie. Constatons que jamais le concours hippique n'a été suivi avec plus d'entrain que cette année, non seulement par ceux qui s'intéressent tout de bon aux progrès du cheval et de l'équitation, mais encore par la foule des badauds élégants et surtout par l'élément féminin. Nous connaissons des jeunes femmes qui se vantent de n'avoir pas manqué une seule journée du concours : la conversation chez elles ne roulait plus que sur la beauté des chevaux de poste de la comtesse Potočka, sur le pschutt du mail-coach à six chevaux de M. le comte Potočki, sur les courses de gentlemen, les plus passionnantes de toutes, car les chevaux des écoles de guerre vous procurent une impression monotone d'exercice de manège.

Vraiment, mesdames, la grande attraction pour vous est-elle de voir sauter des obstacles et défiler des équipages ? A en juger par vos toilettes, je croirais plutôt qu'il s'agit de l'éternel plaisir d'être vue, d'inaugurer les modes nouvelles en critiquant celles qui se portent dans les différents mondes, bref de transporter au concours hippique ce qui autrefois se produisait à Longchamps. Il nous a semblé, pour notre part, en une seule visite, que le nombre des jolies femmes était beaucoup moins grand que de coutume. Et pourtant on citait à l'envi les noms des beautés justement célèbres. Qu'est-ce qui pouvait bien les défigurer au point de rendre plusieurs d'entre elles méconnaissables ?

Inutile de chercher : c'était le chapeau, mesdames, le chapeau ! ce chapeau sans queue ni tête, à l'envers du bon sens, retroussé en manière de coiffure bouronnaise, mais avec plus d'effronterie à cause des ornements hétéroclites qui le surchargent sous prétexte de l'orner. Si encore les minois de fantaisie, les physionomies mutines étaient seuls à le porter, il ne serait que drôle. Mais des traits réguliers, des visages de madones s'en affublaient. Une blonde mélancolique sous une envolée de perroquets... représentez-vous cela !... Que devient l'harmonie ? Et, pour comble de ridicule, la nuque, naguère reconquise sur l'abominable chignon, s'embarrasse d'un non moins abominable appendice intitulé catogan ! La soif de la nouveauté est donc bien irrésistible puisqu'elle fait abandonner ainsi sans regret, sans remords, le joli pour le laid ?

Après cela je n'ai rien à dire contre le déploiement

des dentelles : le Chantilly bien employé donne à celles qui s'en enveloppent une certaine grâce espagnole ; la dentelle de laine sur sicilienne assortie est une gentille fantaisie qui durera l'espace d'un printemps, sans choquer les regards de personne, mais nous ne nous lassons pas de le répéter : que chacune de vous ait soin, avant d'adopter ce qui se porte, de bien s'assurer que ce qui se porte lui sied.

..

On avait cet art là au XVIII^e siècle, vous le constatarez en visitant l'exposition des pastels qui est devenue, après la clôture du concours hippique, le rendez-vous du *gratin* et le sujet des conversations mondaines. Voyez comme se coiffent madame de Graffigny, madame de Mondoville, mademoiselle Sallé. En laissant à part la grâce de l'ajustement, quel art exquis chez cet incomparable La Tour ! Nous avons retrouvé devant ses portraits du Père Emmanuel et de Parrocel, de Bachery et de Silvestre, devant les simples ébauches qui ne servaient que de dessous à des travaux plus achevés, nous avons retrouvé en pénétrant dans l'élégant local de la rue de Sèze, une partie de l'émotion que nous éprouvâmes une première fois au petit musée de Saint-Quentin, où sont logés quatre-vingts ouvrages du maître... Une partie seulement, car rien ne vaut la réunion de l'œuvre entière, dans son cadre spécial, sans voisinage tapageur qui distrait l'attention. Le musée des pastels à Saint-Quentin est le poétique rayon de soleil qui embellit cette petite ville manufacturière où l'on s'attend si peu à rencontrer le beau.

Rue de Sèze, Rosalba, Chardin, Ducreux, Lavière, Perroneau, Largillière, Prudhon, Reynolds, mesdames Filleul et Vigée-Lebrun forment à La Tour un cortège dont on ne voudrait rien retirer. La faute est peut-être d'avoir réuni à ces maîtres du passé, nos nouveaux pastellistes doués de qualités non pas inférieures mais si complètement différentes, qui ont la vigueur et le procédé où les autres avaient la grâce. Anciens et modernes se nuisent réciproquement. Du reste, l'exposition rétrospective n'aura lieu qu'une fois.

Les pastellistes contemporains, fondateurs de la société qui vient de faire sa première apparition avec tant d'éclat, ont tenu à s'appuyer d'abord sur les glorieux souvenirs de la vieille école française pour ressusciter un genre abandonné depuis près de cent ans, on ne sait pourquoi, car avec les principaux avantages de la peinture à l'huile il a celui de ne pas noircir ou jaunir, et l'on remédie au moyen du verre à son manque de fixité. Ce qui compromet surtout le pastel d'antan, ce fut l'afféterie dans laquelle tombèrent certains héritiers indignes du crayon de La Tour, lesquels abusèrent du *joli*, pour les portraits de femmes surtout. Nos pastellistes du XIX^e siècle n'au-

ront pas ce défaut, à en juger par les œuvres magistrales de MM. Emile Lévy, de Nittis, Tissot, etc., Emile Lévy à la tête de tous les autres. Ils prouvent aussi avec Millet que le paysage peut être rendu au pastel sous sa forme la plus grandiose. M. Duez a retrouvé les mêmes succès qu'à l'exposition des aquarellistes. Celle-ci va être égalée, sinon distancée par sa rivale. Rien de plus coquet que les cartes d'invitation de la nouvelle société, sur papier torchon timbré d'une médaille comme le catalogue, formant un joli volume non ébarbé.

★ ★

Tout au ravissement que nous inspire l'art du XVIII^e siècle, nous nous sommes plongés à cœur perdu dans cette époque charmante que va nous faire mieux apprécier encore la prochaine exposition de miniatures.

Des peintres nous sommes passés aux écrivains, aux épistolaires surtout. C'est le cas de relire la spirituelle correspondance de l'abbé Galiani et de madame d'Épinay, d'y admirer une fois de plus dans une récente édition publiée par MM. Perey et Maugras, la délicieuse simplicité du bien dire. Les lettres de l'abbé, les réponses qu'il reçoit touchent à toutes les questions sans effort, sans pédantisme, avec un charme qui embellit les sujets les plus ardues et qui relève les plus frivoles.

Quelques-unes ont pour ainsi dire un caractère d'actualité, tant ce qui est vrai, naturel et de bon goût, vieillit peu. Nous aimerions transcrire, à l'intention de celles de nos lectrices que préoccupent les nouvelles théories sur l'éducation des filles, cette lettre d'une personne dont la supériorité fut louée par des hommes tels que Grimm et Rousseau, et où perce un si fin parfum de délicatesse et de modestie.

« La réputation d'une femme bel-esprit, — dit madame d'Épinay, en se plaignant des éloges qu'on décerne à ses moindres billets, ce qui la privera de causer avec ses amis en toute sécurité, d'écrire sans penser à ce qu'elle dit, — la réputation d'une femme bel-esprit ne me paraît être qu'un persiflage inventé par les hommes pour se venger de ce qu'elles ont, communément, plus d'agrément qu'eux dans l'esprit, d'autant qu'on joint presque toujours à cette épithète l'idée d'une femme savante. »

Là-dessus, elle prouve que la femme la plus savante ne peut avoir que des connaissances très superficielles; elle démontre que les seules connaissances dont il soit possible de tirer vanité raisonnablement, sont celles qui permettent à un être humain d'être utile à ses semblables. Pour cela, il faut pouvoir joindre la pratique à la théorie, sans quoi l'on n'a que des notions très minces. Administration, politique, philosophie, comment y prétendre sans s'exposer au ridicule? Dans les arts agréables, la musique seule et la danse peuvent être poussées loin, et elles n'ont qu'un temps limité. Madame d'Épinay conseille donc surtout la littérature, — littérature française et étrangère, — puis, elle conclut par ces paroles excellentes :

« Une femme a grand tort lorsqu'elle s'affiche pour savante, et qu'elle croit pouvoir en soutenir la réputation, mais elle a grande raison néanmoins d'acquiescer le plus de connaissances qu'il lui est possible. Elle a

grande raison, les devoirs de mère, de fille, d'épouse une fois remplis, de se livrer à l'étude et au travail, parce que c'est un moyen sûr de se suffire à soi-même, d'être indépendante, de se consoler des injustices du sort et des hommes, et qu'on n'est jamais plus chérie, plus considérée d'eux que lorsqu'on n'en a pas besoin. Une femme, qui, avec de l'esprit, du caractère, n'aurait même qu'une légère teinture des choses qu'elle doit renoncer à approfondir, serait encore un objet très rare, très aimable, très considéré, pourvu qu'elle n'y prétendît pas. »

A cela l'abbé Galiani répond :

« Vous voulez savoir de moi ce qu'une femme doit étudier? Sa langue, afin qu'elle puisse parler et écrire correctement la poésie, si elle y a du penchant. En tout, elle doit cultiver toujours son imagination, car le vrai mérite des femmes et de leur société consiste en ce qu'elles sont plus originales que les hommes; elles sont moins factices, moins gâtées, moins éloignées de la nature, et, par cela, plus aimables. »

Avis aux mamans qui, en vertu des nouveaux programmes, tournent, bon gré malgré, vers les sciences exactes l'esprit à peine formé de leurs filles et le barbouillent de physique et de chimie.

Ah! si le goût, si le tact s'enseignaient, elles n'auraient guère besoin, les pauvrettes, d'apprendre autre chose! Malheureusement, nombre de charmantes créatures en manquent jusque dans leurs toilettes, jusque dans leurs plaisirs. Je ne pardonnerai jamais à deux beautés telles que la comtesse de M... et la princesse Z... de porter du vert-chou parce que c'est la mode, ni à deux femmes comme madame L... et madame H..., assez riches pour pouvoir convier les Coquelin, mademoiselle Reichemberg et d'autres artistes de premier ordre, à dire dans leurs salons des vers et de la prose, d'imposer à la voix argentine de celle-ci des bouffonneries ineptes, de demander à ceux-là des monologues absurdes qui frisent l'indécence. Quand il y a tant de vers délicats, tant de perles théâtrales que l'on entendrait de nouveau avec plaisir, en admettant qu'on les connût déjà! Et les connaît-on seulement? Le monde a beaucoup de découvertes à faire dans le domaine des choses de l'esprit...

Concluons à notre tour: il faut qu'une jolie femme soit intelligente pour se bien habiller; il faut qu'une maîtresse de maison soit instruite pour savoir tracer un agréable programme de soirée, eût-elle entre les mains tous les éléments qui peuvent contribuer à le former. Il faut enfin, ne dût-on ne jamais s'élever jusqu'aux lectures sérieuses et reculer même devant la correspondance d'un abbé Galiani, dût-on faire profession en un mot de futilité, il faut avoir, coûte que coûte, le grain de discernement délicat qui permet de préférer pour l'amusement d'une heure de pluie, le *Livre de mon Ami*, d'Anatole France, au *Petit Bob*, de Gyp, ou à *Sans Voiles*, qui continue la série inaugurée par *Autour du Mariage*. Il y a du sel dans tout cela, mais accoutumez votre palais, mesdames, à goûter le sel que Paris tient par héritage d'Athènes.

Qu'est-ce que le *Livre de mon Ami*? Un rien et un chef-d'œuvre des souvenirs d'enfance... A propos d'une dent, d'un jouet, d'un coq peint sur une faïence, d'une grappe de raisin, d'une casquette, vous

(La suite à la page 152).



Costumes de M^{me} Turle. 9, rue de Clichy.

Costume de soirée en surah blanc. — Jupe en taffetas blanc, ornée d'un volant monté à tête, et seconde jupe en surah, garnie de deux entre-deux, posés à jour et d'une dentelle froncée au bord. Cette seconde jupe est légèrement relevée de plis sur les hanches; un bouquet de fleurs à droite. Ceinture en ottoman rose plissée sur la basque du corsage, à laquelle elle tient et s'arrétant sous une coque à pan. Le corsage, décolleté en cœur, est drapé de gaze de soie blanche; il se lace derrière. Manche en gaze, faite de deux bouillons marqués par des entre-deux de dentelle, et terminé par une engageante. Bouquet de fleurs à l'épaule.

Costume de diner en voile blanc, brodé de fleurettes grenat et dentelle. — Jupe en taffetas, couverte par

une seconde jupe plissée de larges plis couchés, dont on rejette un angle pour former un revers s'appuyant sur le dessus du pli. Dentelle rabattant tout le long sur le pli; autre dentelle au bord de la jupe. Les lés de derrière sont couverts de tulle brodé serré par des fronces à trente centimètres du bord de la jupe. A ces fronces s'ajoute un volant, puis un second dessous. Grande tunique en voile enveloppant la jupe, relevée au-dessus de la hanche gauche. Corsage à petite basque; au contours, une dentelle surmontée d'un ruban de velours grenat, dans lequel s'arrêtent les bretelles de dentelle et de velours. Nœud page sur l'épaule. Col droit en velours, ainsi que le parement de la manche, chiffonné de dentelle.



Costume en faille française et laize de dentelle de laine. — Costume en voile madrilène tourterelle.

Modèles de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Costume en voile madrilène tourterelle pour jeune fille. — Jupe ronde. Au-dessus de l'ourlet, un ruban en velours noir. Très courte draperie-tablier, appliquée d'un ruban de velours. Coques et pans sur le côté. Corsage-veste ouvert sur une chemisette plissée, prise dans une haute ceinture agrafée de côté. La basque découpée. Col droit et revers roulés. A la manche, une pointe-revers. Chapeau en paille, assorti au costume, avec deux coques jetées de côté et maintenues sur la calotte par une traverse-chou.

Costume en faille française et laize de laine. — Jupe

en faille française, dépassée par un ourlet couvert de dentelle de laine et monté à l'envers de la jupe. Seconde jupe en laize de laine, montée par des plis, pincée à droite sous la hanche d'un groupe de plis. Une ceinture à coques et à plis flottants en faille française. Corsage en surah plissé, à petite pointe devant et derrière, avec une veste courte et carrée en faille française, s'arrêtant à quelques centimètres de la taille. Chapeau de paille noire, au bord bouillonné de velours. Groupe d'oiseaux; perles de jais et crosses en aigrette.

trouverez des choses qui vous feront rire et pleurer, et vous écrier à chaque ligne : « Mon Dieu, que d'esprit ! »

Oui, rien que de l'esprit, du plus rare en effet, de l'esprit doublé de cœur.

P. S. Nous nous empressons de rectifier une erreur de notre dernière causerie. M. Gouin, dont nous vantions l'inépuisable charité, a vécu et est mort catholique convaincu et fervent. Ce sont les écoles des Sœurs, celles

des Frères de la Doctrine chrétienne, qui ont été comblés de ses bienfaits. Ajoutons que d'autres membres protestants, ceux-là de la famille Gouin, ont rivalisé de bonnes œuvres avec l'homme de bien dont nous faisons le rapide éloge, ce qui nous permet de maintenir notre affirmation sur le zèle des religions en minorité dans l'État, tout en rapportant avec joie à notre Église catholique ce qui lui appartient de vertus et de charité.

T. B.

DIVONNE-LES-BAINS

Les distractions sans fatigue sont le complément indispensable des traitements hydrothérapiques. Or, Divonne est situé au pied du Jura, à l'extrémité du pays de Gex, dans un cadre où la nature a multiplié d'admirables tableaux qui sont une jouissance pour les promeneurs. Le soir, on se réunit dans un salon qui fait l'admiration de tous les visiteurs; un excellent petit orchestre exécute quelques morceaux de musique, puis, l'on danse au piano. Tous les samedis, on joue la comédie — sans comédiens. Ce sont les baigneurs eux-mêmes qui fournissent la petite troupe.

Aussi le plaisir est-il double, pour les artistes-amateurs d'abord, et surtout pour les parents et amis qui les applaudissent. Divonne a la réputation bien méritée de n'être fréquenté que par une société excellente. On n'y a jamais toléré pendant vingt-quatre heures la présence d'une personne équivoque, et cette sécurité pour les familles, ajoutant à la sûreté des relations, ajoute aux plaisirs que l'on prend; on ne saurait faire un meilleur éloge de Divonne. Tous les ans, plus de deux cents personnes s'y donnent rendez-vous pour passer ensemble les semaines d'été.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



L'ACCIDENT, dont les suites auraient pu être beaucoup plus graves, avait eu la cause la plus vulgaire. Alize, très capricieuse ce jour-là, se refusant à franchir une haie, M. Auburn lui appliqua un coup de cravache dont le résultat fut un saut prodigieux. Très solide à cheval, Maggy n'eût pas été désarçonnée, si la selle, mal sanglée, n'avait tourné brusquement. — Solange se rappela l'observation d'Alan au départ. — La jeune fille tomba, et dut se trouver heureuse d'en être quitte pour une entorse.

Très touchée par le désespoir qu'affectait l'auteur de sa mésaventure, Maggy ne lui en gardait pas rancune, et pendant la soirée le nom de M. Auburn revint plusieurs fois sur ses lèvres. Il était visiblement parvenu à fixer l'attention de la charmante Anglaise, et

contre toute attente, l'incident devait resserrer ces liens de sympathie, s'il se montrait habile.

Oubliant le danger couru, Maggy trouvait M. Auburn beaucoup plus à plaindre qu'elle; et si elle se désolait d'être retenue dans sa chambre, c'est qu'elle ne pouvait le rassurer et le consoler par un sourire.

Cette disposition d'esprit, un peu inquiétante chez une jeune fille du caractère de Maggy Alveston, n'excita pas chez Solange l'attention qu'elle lui eût inspirée un autre jour. Mademoiselle d'Aulnoy, ployant sous son fardeau, était assez absorbée par son propre roman pour n'en pas forger un au sujet des autres. Maintenant que son sacrifice était consommé, il fallait en cacher les traces sanglantes; et l'on sait qu'il est quelquefois plus facile de se montrer fort aux heures de crise que le lendemain, lorsque les menus devoirs de la vie imposent de nouveau leur tyrannie monotone.

L'accident de Maggy eut pour Solange cet heureux

résultat qu'il la retint dans l'appartement de son amie, pendant les quelques jours qu'Alan passa encore au château. Ils ne se rencontraient guère qu'au moment des repas. Sauf une réserve plus grande de la part d'Alan et un peu d'embarras chez Solange, rien ne semblait changé dans leurs relations. Cette nuance était d'ailleurs trop légère pour frapper des regards non prévenus : lady Almeston pensa qu'elle s'était trompée, et madame de Valfontaine se félicita de sa prudence.

La pauvre fille allait cacher ses douleurs et ses combats à la chapelle, quand elle pouvait s'accorder quelques moments de solitude. Là, elle pleurait en paix sans avoir à composer son visage, alors qu'à ses oreilles bourdonnait un babil insignifiant, et qu'il lui fallait jouer son rôle dans quelque scène de la haute vie anglaise.

Elle s'y trouvait une après-midi, quand elle entendit un pas ferme sur les dalles ; c'était Alan. Il devait partir dans la soirée ; elle éprouva une sorte de joie grave, à penser qu'il allait prier une dernière fois près d'elle, et que leur séparation ne s'effectuerait point d'une manière banale.

Au dessus de l'autel, un beau vieux vitrail s'enchassait dans la pierre artistement fouillée. Un rayon de soleil, en le traversant, lui empruntait ses couleurs vives, et en teignait l'image charmante et austère de la mère de Dieu, le grand crucifix noir et les dalles grises. En ce lieu rempli de souvenirs héroïques, cette pourpre faisait penser au sang des martyrs. La glorieuse image de l'abbé Almeston passa devant les yeux de Solange ; il semblait la regarder avec l'ineffable compassion des âmes bienheureuses... Elle s'absorba dans une suprême et si fervente prière, que lorsqu'elle se releva, elle se sentit presque exaucée.

Elle ne gardait plus l'espoir d'un bonheur terrestre, mais elle croyait fermement au salut de l'âme pour laquelle avait prié un martyr.

Alan la rejoignit dans le vestibule de la chapelle, au pied du buste que la piété familiale avait élevé à la mémoire du prêtre catholique.

« J'ai voulu vous dire adieu ici... ce soir, je préfère ne pas vous parler... Quand nous reverrons-nous, Solange ? »

— Dieu le sait, fit-elle faiblement.

— Pardonnez-moi d'avoir amené ce nuage sur votre front... Je voudrais pouvoir vous dire que je vous souhaite l'oubli de ces tristes heures. »

Elle secoua la tête, sans essayer de répondre.

« Suivons chacun la voie que le devoir nous trace. C'est une grande chose que le devoir... cela soutient. »

Il garda un instant le silence, puis d'une voix dont la ferme accentuation ne tarda pas à se briser :

« Adieu, Solange, à Dieu... soyez heureuse; vous le méritez, et ce sera ma seule joie. »

Il lui tendait la main, mais elle ne vit pas ce mouvement et s'enfuit, ne se sentant plus la force d'en entendre davantage.

Lorsqu'à l'issue du dîner, Alan prit congé de ses amis, ses yeux cherchèrent inutilement Solange. Il fut seul d'ailleurs à remarquer son absence, au milieu du léger désordre qui accompagne presque toujours un départ.

XVII

De son entorse, Maggy ne gardait que le souvenir, et même un souvenir assez agréable.

D'abord, elle fut choyée à l'envi pendant sa courte réclusion. Les visites féminines se succédèrent dans sa chambre, et toutes les ressources furent mises en jeu pour amuser l'enfant adulée.

Puis, une indisposition passagère et peu douloureuse est parfois bien venue, chez une jolie femme. Elle répand sur le teint une pâleur intéressante, permet de revêtir des déshabillés élégants, et autorise des poses languissantes qui s'accorderaient mal avec une santé robuste.

Enfin, son inaction forcée permit à Maggy de rêver à son aise ; et depuis quelques jours, le rêve était son passe-temps favori.

La première fois qu'elle redescendit au salon, M. Auburn s'y trouvait en visite. L'entrevue fut très touchante de part et d'autre, si touchante que les yeux de lady Almeston commencèrent à s'ouvrir.

Un peu absorbée depuis la fin de l'hiver par le soin de faire les honneurs de chez elle aux hôtes qui s'y succédaient, lady Margaret avait considéré comme politesses banales les assiduités du jeune homme. Elle laissait à sa fille la liberté qui est dans les coutumes anglaises, persuadée que Maggy n'en abuserait point ; et elle ne s'aperçut pas d'abord que les attentions voilées du gentleman devenaient un *flirtage* en règle.

Pendant qu'elle songeait à Solange — qui semblait d'ailleurs se garder fort bien elle-même — lady Almeston oubliait un peu sa fille, dont l'esprit indépendant et romanesque nécessitait une surveillance particulière.

M. Auburn était retourné à Londres ; mais comme, aux nombreux talents dont il aimait à se parer, il joignait celui de peindre la nature, il revint bientôt s'installer dans la petite ville voisine d'Almesfort-House, pour croquer les paysages de cette riante région.

Ceux qui le frappaient le plus se trouvant précisément aux environs du château, il demanda la permission de s'établir quelquefois dans le parc, ce que le bon lord accorda sans peine.

Lady Margaret en fut contrariée, mais qu'y faire ? Son mari s'était engoué du peintre-amateur, elle-même le jugeait favorablement, et d'ailleurs, depuis quelque temps, Maggy se montrait beaucoup plus froide pour lui. La situation motivait d'autant moins des inquiétudes exagérées, qu'une distance infranchissable semblait établie à tous égards entre le hobereau reçu par une sorte de condescendance, et l'héritière d'une des plus nobles races des trois royaumes.

M. Auburn, petit, brun, avec des moustaches cirées, une tournure prétentieuse et un langage étudié, inspirait à Solange une antipathie corroborée par ce qu'elle avait entendu dans la serre. Depuis qu'elle était exposée à le rencontrer dans le parc, elle ne s'y aventurait plus. Cependant un matin, séduite par la beauté du temps et l'exquise pureté de l'air, elle se laissa en-

trainer assez loin par Maggy, et, dans une clairière pleine d'ombre et toute tapissée d'anémones, elles se trouvèrent tout à coup en présence d'Auburn.

Installé devant son attirail portatif, il peignait avec une si grande attention, qu'il ne parut pas entendre le pas des jeunes filles; du moins, ne releva-t-il la tête que lorsque Maggy s'avança pour voir de près son tableau. Dans l'extrême contrariété que lui causaient cette rencontre et l'inconséquence de sa compagne, Solange ne remarqua pas que celle-ci semblait peu surprise. Mademoiselle d'Aulnoy eût pu rapprocher ce détail d'un court entretien que Maggy avait eu la veille, au salon, avec son admirateur.

Se sentant obligée de sauvegarder la dignité de son amie, Solange la suivait avec lenteur, quand elle la vit faire un geste d'étonnement et se détourner à demi, rougissante.

Le peintre jeta un lambeau d'étoffe sur sa toile, et, tout confus, se leva pour saluer les jeunes filles.

On échangea quelques mots embarrassés. Maggy était toujours très rouge, et Solange plus que froide.

« Venez, Maggy, on doit nous attendre, dit-elle pour couper court à cette situation qu'elle jugeait déplacée. »

Maggy dut la suivre. Elles marchèrent pendant quelques minutes sans rompre le silence; ni l'une ni l'autre n'osaient parler.

« Savez-vous pourquoi M. Auburn couvrit sa toile en nous voyant? demanda enfin Solange.

— Parce qu'il peignait mon portrait... je l'ai bien reconnu; il est très ressemblant.

— Votre portrait? oh! Maggy...

— Il n'y a pas de mal à cela, en somme... Solange, je crois qu'il m'aime.

— Je ne sais s'il vous aime, chère Maggy, mais, dans tous les cas, il agit d'une manière peu convenable.

— En quoi, je vous prie?

— Mais en peignant votre portrait chez vous, et sans votre permission. Et puis... j'ai peut-être tort de vous le dire... mais ne pensez-vous pas qu'il vous attendait un peu?

— Pourquoi m'aurait-il attendue? balbutia Maggy qui, cette fois, devint écarlate.

— Je ne sais... D'ailleurs, à quoi bon nous occuper plus longtemps de ce monsieur? Vous ne l'aimez pas, vous, ma chère; c'est là l'important.

— Et si je l'aimais... lui ou un autre... croyez-vous que papa me permettrait de suivre mon inclination?

— Ce n'est pas de moi à vous le dire, petite curieuse; vous connaissez mieux que moi lord Alместon et la dose d'indulgence dont vous pourriez bénéficier en pareil cas. Mais puisque vous m'interrogez, permettez-moi de vous répondre, que je doute du bon accueil destiné par vos parents à un prétendant de ce genre.

— Je ne vois pas en quoi M. Auburn est inférieur aux jeunes gens que nous recevons.

— Mais en tout... allait répondre Solange. Toutefois, se rappelant le ton sec avec lequel Maggy avait déjà défendu les mérites de M. Auburn, et ne se souciant pas de s'y exposer de nouveau :

— Sa position et la vôtre sont si inégales, se contenta-t-elle de dire doucement.

— Position! fortune!... ce sont là des considérations très secondaires qui peuvent trouver place sous des

cheveux gris, mais que mes dix-huit ans ne sauraient admettre. J'épouserai qui réussira à me plaire, Solange, je vous l'ai déjà dit. Ce serait me porter une singulière affection, que de s'opposer à mon bonheur. »

Elle semblait fort animée. Solange la regarda avec plus d'attention, et fut frappée du changement survenu dans sa personne. Ses yeux étaient brillants et sombres; ses traits exprimaient la décision; le modelé de sa bouche surtout, en s'accroissant, prenait par moments quelque chose d'indomptable. Pour un regard expérimenté, elle présentait les caractères d'une grande passion, peut-être encore inavouée à elle-même.

Sans démêler toute la vérité, Solange, mûrie par sa propre souffrance, comprit que quelque chose d'insolite se passait dans l'esprit de son amie. Chez toutes deux, les dernières semaines avaient apporté une transformation sous l'influence d'un sentiment identique; mais les effets, également profonds, restaient différents comme l'étaient les natures. Chez Solange, ce changement se traduisait par une paix un peu triste dans le regard et l'attitude; chez Maggy, la physionomie se troublait comme le cœur.

Quelques jours passèrent. On semblait oublier M. Auburn au château, et Solange s'en réjouissait, quand on le lui nomma un soir, au moment où elle s'y attendait le moins.

Roger Seynald, commensal très apprécié par lord Alместon, dînait à côté de mademoiselle d'Aulnoy. C'était une place qu'on lui donnait souvent, et ni l'un ni l'autre ne se demandaient si le hasard y entraînait pour quelque chose. Ils causaient volontiers ensemble, parce que le caractère franc et honnête du baron sympathisait avec celui de la jeune fille; elle lui savait gré d'avoir abandonné toute prétention à sa main, et de ne pas lui faire la cour.

Saisissant un instant où le bruit des voix qui s'échauffaient pouvait couvrir une conversation particulière, Roger dit après quelque hésitation :

« Mademoiselle, m'autorisez-vous à vous donner un conseil?

— Certainement, répondit Solange.

— A dire vrai, c'est un conseil qui ne vous concerne pas — ceux-là, je ne me permettrais jamais de les formuler, et, d'ailleurs, vous n'en avez pas besoin. — Mais c'est un avis qu'en conscience, je me crois obligé de donner par procuration. »

Cette fois, Solange rit franchement.

« Je ne saisis plus du tout, avoua-t-elle.

— J'arrive donc au fait, mais c'est très difficile... Je me mêle de ce qui, en somme, ne me regarde pas. Cependant, vous êtes si bonne, que vous comprendrez... Il s'agit de votre amie, lady Maggy Alместon.

— J'écoute avec attention, quoique jusqu'à présent...

— De lady Maggy et de M. Auburn... Vous voyez bien que je vous parais indiscret.

— Non, je pense que vous avez un motif sérieux pour rapprocher ces deux noms.

— Je professe le plus grand respect et l'amitié la plus sincère pour nos hôtes, et c'est pourquoi je me décide à parler, sans oser toutefois m'adresser à eux. J'obéis à un double sentiment qu'il est superflu de vous expliquer. Je n'ai pas titre pour avertir lady Maggy et ses parents. Vous, vous êtes une amie et vous pouvez tout dire en choisissant le moment, ce que je ne saurais

faire. Eh bien! mademoiselle, si vous aimez miss Al-
meston, ne souffrez pas qu'elle épouse M. Auburn.

— Mais, monsieur, qu'est-ce qui peut vous faire
supposer?...

— Si je ne formais que des suppositions, je ne me
permettrais pas de vous les communiquer. Je connais
cet homme et sais de quoi il est capable... Franche-
ment, je ne comprends pas comment il s'est introduit
ici. Lady Maggy est bien jeune, elle est riche...

— Merci, monsieur, interrompit Solange, très
grave. Vous en avez assez dit pour expliquer vos ap-
préhensions. Tout ceci ne nous regarde pas absolu-
ment, mais enfin, vous agissez en ami loyal de la mai-
son, et à l'occasion, je vous seconderai. Merci encore.

Etonnée d'abord par la singularité de cette démar-
che, Solange sentait que Roger devait avoir raison.

« Avez-vous des nouvelles de mesdames de Cendré,
depuis la mort du colonel? demanda-t-il pour chan-
ger de conversation, suivant le désir implicite de
mademoiselle d'Aulnoy.

— Je reçus hier une longue lettre de Marcelle. No-
ble fille... Qu'elle est triste et courageuse!... Ses pa-
rents, ne possédant aucune fortune, contractèrent
quelques dettes que l'on comptait solder avec les ap-
pointements à venir de M. de Cendré. Aujourd'hui,
des difficultés inextricables enlacent ma pauvre amie,
et afin de remédier à une situation doublement péni-
ble pour une femme de son caractère, elle se décide à
utiliser son beau talent de musicienne.

— Elle donne des leçons?

— Oui, répondit Solange d'une voix tremblante; et

elle est si peu faite pour ce rôle ingrat! Vous rappe-
lez-vous combien, au dernier bal donné par sa mère,
elle était belle et entourée d'hommages? »

Roger lui aussi, était ému, comme nous le sommes
quand, dans le cercle de nos relations, un effondrement
subit vient nous rappeler le néant de toute prospérité
humaine. Puis la beauté hors pair de Marcelle, et son
genre d'éducation la désignaient plus particulièrement
à la pitié de ceux qui l'avaient connue brillante et
adultée.

Toutefois, le bal en question ne laissant pas de sou-
venirs très agréables à Roger, il imprima une nou-
velle direction à la causerie.

Bientôt d'ailleurs, les dames quittèrent la table et
passèrent au salon, où les attendait une soirée assez
ennuyeuse, au moins à son début.

Il faisait un temps affreux, et la pluie qui fouettait
les vitres semblait refroidir l'atmosphère intellectuelle
aussi bien que l'autre.

La conversation ordinairement spirituelle et choisie
d'Almesfort-House, était ce soir-là d'une monotonie
désespérante. Peut-être un élément masculin l'eût-il
quelque peu ranimée; mais suivant le peu galant
usage d'Outre-Manche, les gentlemen s'attardaient
dans la salle à manger, et la société féminine présen-
tait à peu près le tableau piquant que madame de
Staël place dans la bouche de Corinne :

» Ma chère, pensez-vous que le thé soit tiré?

— Je ne le crois pas encore, ma chère, etc... »

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

LOGOGRIPHE

Quoique chez moi l'on trouve et la ruse et l'usure,

Parmi les Saints mon nom figure,

D'un nombreux cortège entouré;

Ce nombre, on peut le croire, est fort exagéré,

Dans plus d'une sainte retraite :

A ces vierges je donne asile, et mission

De se livrer à l'éducation.

Et l'on en voit sortir de jeunes filles

Dignes de devenir des mères de familles.

— Encor un mot : chez moi l'on voit une cité
Où naquit Abraham; — une sous-préfecture

Sise dans la Franche-Comté ;

— Un romancier, pratiquant l'imposture

Au service du mal et de l'impiété :

De ses œuvres il faut défendre la lecture;

— L'espace enfin, borné par deux rangs de maisons,

Où l'on voit circuler voitures et piétons.

Explication du Losange
du 18 Avril :

A
D U N
D O R I A
A U R E O L E
N I O B E
A L E
E

Les Patrons suivants seront donnés en Mai :

Le 2 Mai. — Manteau court. — Mantelet. — Blouse-jaquette, pantalon pour petit garçon. — Jaquette — Jupe.
— Corsage pour dame âgée.

Le 9 Mai. — Patron découpé : Déshabillé-blouse pour jeune fille et jeune femme.

Le 16 Mai. — Corsage. — Robe de bébé. — Corsage et jupe. — Costume pour petit garçon.

Le 23 Mai. — Robe en satinette, brodée de pois avec empiècement pour enfant.

Le 30 Mai. — Supplément (gravure coloriée).

*Explication
des patrons découpés.*

TUNIQUE

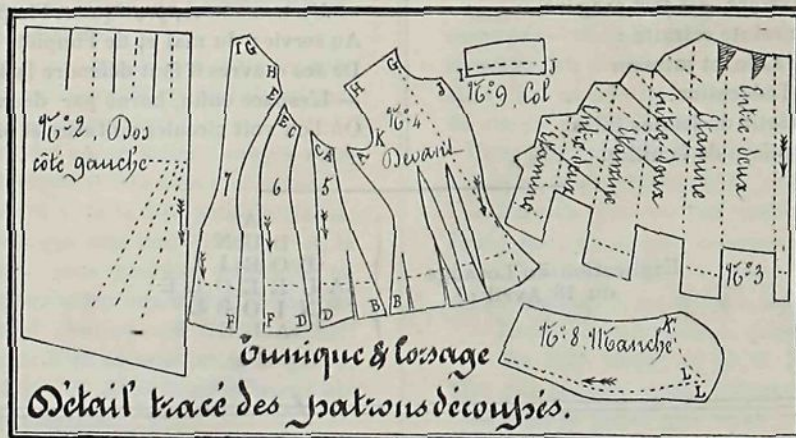
2, Côté gauche de la tunique ; le côté droit se taillera sur ce patron, on le terminera à la ligne pointillée transversale, pour le diminuer de la partie biaisée. La ligne transversale n'est point indiquée sur le tracé réduit, mais elle est marquée à la roulette sur le patron découpé.

3, Tablier en étamine découpé en dents-crêneaux ; la partie dépassante se retourne en boucle et joue sur une dentelle de laine montée au bord de la tunique. Des entre-deux en dentelle de laine sont posés verticalement ; ils s'arrêtent à la profondeur des dents. Faire ensuite les pinces du tour de taille et les plis de côté ; ce drapé s'arrête sous les pans de la tunique. Le pan droit est plissé de plis creux, il n'est pas relevé. Celui de gauche, un peu plus long, ainsi que l'indique le détail tracé, est plissé de même, puis ensuite de trois plis faits l'un sur l'autre et que l'on fixe au bas d'une patte, en étoffe, de 20 centimètres de longueur, dont



Costume en voile de misaine (vu de dos), gravure coloriée.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Patrons découpés de la tunique et du corsage.



*Tunique & corsage
Détail tracé des patrons découpés.*

le bord supérieur est cousu au tour de taille. Ces plis ramenés et disposés avec grâce, doivent former sur le côté comme une spirale. (Voir la figurine.)

CORSAGE

- 4, Devant avec le plastron-gilet.
- 5, Dessous du bras.
- 6, Petit côté du dos.
- 7, Dos.
- 8, Manche.
- 9, Col brisé.

Le bord de la basque du corsage est découpé en crêneaux, crêneaux répétant en petit ceux du tablier. Le plastron est en velours. Le col en velours, tout en étant montant, se rabat à la ligne pointillée. En le montant, mettre en regard les coches et faire boire le côté le plus long. A la manche, un parement en velours surmonté d'un entre-deux en laize.

La gravure coloriée et la gravure noire, p. 156, montrent sous deux aspects le costume dont

nous donnons la tunique et le corsage. Celui-ci peut aussi bien être garni d'entre-deux de dentelle que de rubans de velours ; on les disposera de même.

C. L.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4517, et les patrons découpés : Tunique et Corsage de la toilette en voile de misaine et dentelle de laine, de la gravure coloriée 4517.